

Guides de jadis

ou

Coups d'œil indiscrets dans les coulisses de la profession

Durant toute la première partie de l'histoire de l'alpinisme dont ils étaient pourtant les acteurs privilégiés, à "l'Age d'or" et encore bien plus tard jusque vers 1950, les guides n'ont quasiment rien écrit de leurs extraordinaires aventures. Deux exceptions peut-être : quelques récits de Matthias Zurbriggen (1856 - 1917) (Karakoram, Mt Cook, 1ère de l'Aconcagua...) et les " Souvenirs d'un guide " du Grison Christian Klucker (1853 - 1928) publiés à titre posthume, deux ans après sa disparition. Klucker fut l'auteur de nombreuses " premières " dont l'arête de Peuterey, l'arête est de l'Ober-gabelhorn, la face nord du Lyskam, une tentative précoce à la face nord de la Dent-Blanche... Il fut d'autre part maître d'école et président de la commune de Sils-Maria.

Par bonheur, pour retrouver la trace des faits et gestes des professionnels, il y a parfois les narrations de leurs clients. Ce sont souvent des Anglais bien sûr et on leur reconnaît une finesse d'observation et de plume, et un talent d'écriture où la causticité et l'humour ont une large place.

La Vire

L'Anglais Mummery, en 1881, est engagé dans la première ascension du Grépon, dans le massif du Mont-Blanc, avec ses deux guides attitrés Alexandre Burgener et Benedikt Venetz. Ces derniers forment une paire inséparable. Ils se complètent admirablement. Burgener le trapu, la force brute (Au Teufelsgrat, à Mistress Mummery qui lui demande si elle est bien assurée, il répond : « Allez-y, Madame, d'ici je retiendrais une vache... »). Venetz, léger, agile, souple comme un félin. Une espèce de Laurel et Hardy montagnards !

A un moment, leur audacieuse progression les a amenés sur une vire qui semble sonner le glas de leurs espoirs : au-dessus rien que le mur de granit lisse, sans la moindre aspérité ; sur la droite, la vire se poursuit un peu mais en s'amenuisant jusqu'à disparaître. Tout au bout, mais bien au-dessus, inatteignable, une fissure pointe son nez. Inatteignable ? Voire... Une courte échelle peut-être ? C'est assez à la mode alors. Mais la vire est si étroite qu'elle exclut toute acrobatie de ce genre.

Mummery attend, résigné, le verdict d'abandon. Mais ne perçoit-il pas une lueur de malice dans les yeux de ses guides qui reviennent de prospection ? Médusé, il voit Venetz, là où la vire est encore large, grimper sur les épaules carrées de Burgener. L'un sur l'autre, face à la paroi nue où ils plaquent leurs mains, ils commencent avec mille précautions à déplacer latéralement leur pyramide humaine.

Bientôt la vire n'a plus qu'une largeur de chaussure, mais on est à l'aplomb de la fissure entre-vue. Venetz a beau tendre les bras, celle-ci est encore hors de portée. Il va gagner quelques centimètres en broyant de ses souliers à clous le chapeau de Burgener. Il manque encore un peu. Burgener tire de sa ceinture son long piolet et pousse son équipier vers le haut... La charge s'allège, une paire de semelles se découpe sur le ciel, des raclements inquiétants... Puis un jodel tombe du ciel et met fin au suspens : Hourra, Venetz a passé !

Dry-tooling

Au Grépon de nouveau, lors de la première ascension de la face est cette fois. Young raconte, ébahi, l'exploit de son guide, Josef Knubel, qui réussit à venir à bout d'une longue et difficile fissure en procédant par coincements dans le rocher de la lame du piolet : « Mais comment se tenait-il sur cette pente et sur cette surface pendant les secondes où il remontait son piolet jusqu'à une nouvelle prise ? Seuls, le ciel et lui-même le savaient ! Même à présent, je m'émerveille encore à la pensée de ce combat solitaire, bien au-dessus de nous, dans cette muraille nue et penchée ; duel avec l'immensité, sans le moindre encouragement, sans même de témoins ! »

Qui pense avoir innové avec le « Dry-tooling » ?

Oui, cette lutte sans témoins, sans médias. Aujourd’hui la caméra nous suit par dessus l’épaule !

Parfois, exceptionnellement, des admirateurs très éloignés, à la longue-vue. Leslie Stephen (grand conquérant de cimes dont la 1ère ascension en 1864 du Zinalrothorn), raconte que lors de la première ascension et passage du Jungfraujoch à partir de la Wengern Alp, chaque gros obstacle surmonté était salué dans le lointain par une salve de coups de fusils qui fut particulièrement fournie quand ils se dressèrent sur le col même !

Whymper s’extasie des talents de Michel Croz : une maestria époustouflante ! Il dit de lui après l’avoir vu franchir un surplomb : « S’il se fût produit au théâtre, la salle aurait croulé sous les applaudissements ! »

Aux Grandes Jorasses, dans la première descente de l’Arête des Hirondelles, Young qui n’était pourtant pas un débutant s’émerveille : « Knubel qui venait en queue fit honte à nos timides reptations en valsant jusqu’en bas de la dalle au chant d’un unique jodel. »

Courses à grande échelle

A l’époque héroïque, il n’était pas question de lésiner sur les moyens : échelles, grappins, lancements de corde, tout était permis. Ainsi l’ascension du Mont Aiguille en 1492 a été réalisée à l’aide de fiches de fer scellées dans le rocher. Une sorte d’escalade artificielle où l’échelle joua un rôle capital. Moult lieux dans les Alpes en attestent comme la Pointe à l’Echelle (Gastlosen). Aucune tentative au Mt-Blanc sans tout un jeu d’échelles pour franchir les crevasses. Les porteurs s’en disputaient l’attribution dans ce passé où l’usage de la corde était loin d’être systématique. Si une oubliette s’ouvrait sous leurs pas, ils pouvaient encore espérer que l’échelle les retiendrait en suspens !

Au Jungfraujoch, à la première tentative, on fut tenu en échec par une large crevasse de 7,50 mètres qu’on ne parvint pas à contourner. Il fallut revenir le lendemain avec une échelle de 8 mètres de long. Rubi eut l’honneur du portage. Il avait la tête comme dans un carcan. Avec 4 mètres d’échelle devant lui et 4 mètres derrière, il devait manœuvrer avec circonspection. Après 13 heures de route, quand on fut sûr d’être à l’abri de toute surprise, sur le côté valaisan, on lui permit de larguer son encombrant fardeau !

Wymper raconte que pour ses tentatives au Cervin il avait fait fabriquer à Londres deux échelles de 3,60 mètres chacune, pouvant s’abouter, sur le modèle inspiré des pompiers. Il narre ses pérégrinations dans les trains bondés de départ en vacances avec ses encombrants impédimentas. Les hôteliers, le voyant débarquer avec tout cet attirail suspect - échelles, cordes, grappins - exigeaient d’être payés la veille ! A la douane italienne, il trouva plus simple de se faire passer pour un forain vivant de la présentation de numéros d’acrobaties.

Des scientifiques pas très sérieux

En 1844, une équipe de savants est installée depuis des semaines sur le glacier d’Unteraar pour toutes sortes de mesures aussi astucieuses qu’insolites. Ils ont été recrutés par l’éminent glaciologue Agassiz. Il y a les naturalistes Desor et Dupasquier, le géologue Dollfuss, l’ingénieur Stengel.

Un jour, sous l’impulsion enthousiaste de Desor, ils décident d’une rupture dans leur quotidien, une fugue avec comme but le Rosenhorn (3689 mètres), l’un des sommets des Wettenhörner encore inexplorés alors. Départ le 27 août encadrés par leurs guides. Il faut franchir le Gaulipass d’abord et redescendre assez bas sur le glacier avant de reprendre la montée vers la cime. Mais au col déception : la neige trop ferme exclut la "rutschée" dont on s’était par avance réjoui. Il va falloir faire toute la descente pas à pas. Une idée se fait jour cependant. Cette longue échelle que trimballe l’un des guides en prévision d’un hypothétique passage scabreux, si on l’utilisait comme traîneau ? Aussitôt dit, on passe à l’essai - concluant. Alors on s’y installe : un guide à l’avant, timonier, deux à l’arrière, au freinage, et le reste de la bande au milieu, dressant fièrement le drapeau dont on s’est muni pour le sommet. Au début, quand une crevasse se présente, on stoppe, on descend, on la contourne cautèleusement et on reprend place sur l’échelle. Mais peu à peu on s’enthalpit, on garde

l'élan pour franchir des abîmes de plus en plus larges sans mettre pied à terre, ponctuant chaque saut de vigoureux hourras. En dix minutes de cette folle glissage, on s'est épargné deux heures de marche !

Le lendemain, le Rosenhorn est atteint à 11h45 « sans avoir usé ni de la hache, ni de l'échelle, ni de la corde » !!! Ils vident là la dernière bouteille de vin qui leur restait (!) et décident de descendre directement à Innerkirchen par une autre voie. Un guide prend seul - avec l'échelle - la direction de Gauli. On s'aperçoit le lendemain que le drapeau du sommet ne peut pas se voir de Grindelwald. Deux des guides, Johann Jaun et Melchior Bannholzer vont y remédier sans délai. Le jour même, ils gravissent la pointe nord du Wetterhorn (3701 mètres), dont c'est la première ascension, et y fixent, bien en vue, un autre drapeau. Ils poursuivent ensuite par le Lauteraarsattel et rejoignent le soir le Pavillon Dollfuss où les attendent les glaciologues. Le périple n'est pas terminé pour Melchior qui revient le lendemain à Grindelwald par la Strallegg avec des Américains !

Edouard Desor (1811-1882) s'est aventuré dans le Val d'Anniviers en 1854. Il en a laissé un témoignage où il dit que ses habitants sont une race à part, qui vit comme au Moyen-Age, hérétiques, durs avec leurs femmes, les plus originaux des Valaisans...

Une reconnaissance un peu (trop !) poussée

C'était la bienheureuse époque où tout était encore à découvrir, où l'on n'avait que l'embarras du choix des "premières". Une caravane composée de deux guides, d'un porteur et d'un client a quitté le matin le village avec l'objectif de mettre le pied sur un joli sommet encore vierge. Ils arrivent vers midi à un bon emplacement pour le bivouac prévu. Le jour est encore long. Après une pause, les deux guides partent reconnaître un bout de la suite qu'il faudra parcourir de nuit le lendemain matin. Le porteur et le client restent sur place avec la mission d'améliorer le confort du bivouac.

Mais avez-vous vu deux guides livrés à eux-mêmes ! Comme ils se sentent légers, rapides, affûtés ! Ils sont accaparés par leur jeu de pistes, ils volent d'un rocher à l'autre, ils se défient pour trouver le meilleur itinéraire. Les heures ont passé comme un souffle. Le sommet, tout à coup, apparaît à portée de main - trop près : ils cèdent à la tentation et dans une dernière course ils foulent la cime convoitée. Un peu confus tout de même, elle était réservée au client... Alors tenir sa langue.

De retour au bivouac à la nuit tombante, les deux compères font part au client de leur optimisme pour l'ascension du lendemain... il ne semble pas y avoir de difficulté insurmontable... la voie se dessine bien...

Le lendemain, à cinquante mètres du but, ils s'effacent pour laisser à leur "Monsieur" l'honneur de toucher à la cime en premier.

La première n'est qu'une deuxième... La victoire date de la veille....

Mais il y a prescription aujourd'hui !

Outrages !

Il fallut à Whymper une dizaine de tentatives au Cervin avant d'en atteindre la cime en 1865.

A chaque fois il engageait tout un groupe de guides et de porteurs. Ces derniers transportaient l'équipement du bivouac, les provisions, le bois, jusqu'à l'emplacement choisi. L'un d'eux était affecté au portage de l'outre de vin. On n'envisageait pas à cette époque de grimper dans la montagne sans le secours d'un "remontant". Young, par exemple, raconte que lors de la première de l'arête du Weisshorn qui porte son nom, en 1900, ses guides Louis et Benoît Theytaz d'Ayer avaient tenu à emporter du vin. Dans un passage délicat, Benoît grimpe en tête secondé par Louis qui le pousse du piolet vers le haut. A ce moment, une grosse pierre s'abat sur le sac de Louis pulvérisant "toutes les bouteilles" (sic) et ne laissant que des effluves. Young, adepte du thé, peut bien rire sous cape.

Or, le porteur de Whymper, en s'installant pour la nuit, utilisait l'outre bien plus accueillante que les pierres, comme oreiller. Le Patron remarqua que le liquide s'épuisait vite. Le porteur l'assura

que, par effet d'altitude, une importante évaporation, une perspiration, était tout à fait naturelle. La nuit suivante, Whymper réclama de prendre son tour d'oreiller. Curieusement, le niveau resta stable.

A Londres, l'hiver suivant, devant le groupe scientifique de l'Alpine Club, Whymper termina son exposé sur l'état de ses mesures en haute montagne en soumettant à son auditoire l'éénigme suivante : par quel mystère une outre perd-elle beaucoup plus de liquide par évaporation quand elle sert au repos de la tête d'un Zermattois plutôt qu'à celle d'un Anglais ?

Guy Genoud (1942 – 2022)

Vissoie

Guide de haute montagne